

Éditer au Québec avant la Révolution tranquille

François Landry, *Beauchemin et l'édition au Québec (1840-1940). Une culture modèle*, Montréal, Fides, 1997, 368 p.

Jacques Michon, *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides, 1998, 392 p.

Michel Gaulin

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (1999). Éditer au Québec avant la Révolution tranquille / François Landry, *Beauchemin et l'édition au Québec (1840-1940). Une culture modèle*, Montréal, Fides, 1997, 368 p. / Jacques Michon, *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides, 1998, 392 p. *Lettres québécoises*, (95), 45-46.

Éditer au Québec avant la Révolution tranquille

Deux ouvrages importants sur un aspect encore mal connu de la diffusion de l'imprimé au Québec.

ESSAI
Michel Gaulin

VOILÀ MAINTENANT PLUS DE QUINZE ANS qu'au moyen de mémoires et de thèses, d'ouvrages collectifs et de monographies, le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ), installé à l'Université de Sherbrooke, se livre à une véritable entreprise d'archéologie du phénomène de l'édition littéraire au Québec. En ce sens, et bien qu'axés plus particulièrement sur l'influence que l'éditeur exerce de fait, par le choix qu'il est appelé à opérer parmi les manuscrits et les divers projets d'édition qui lui sont soumis, sur la diffusion du livre, ses travaux sont donc complémentaires de ceux de l'équipe réunie à Québec autour de Maurice Lemire qui elle, avec des méthodes différentes et travaillant encore, pour l'instant, sur une époque antérieure, tente de comprendre et de décrire le lent processus d'« institutionnalisation » de la littérature québécoise.

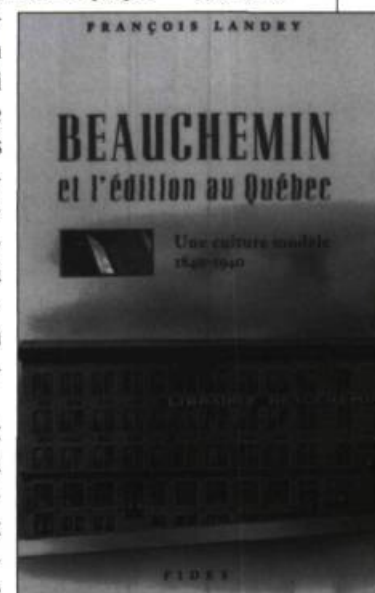
Or, l'institutionnalisation d'une littérature passe nécessairement aussi par l'édition et la diffusion, et l'influence de l'éditeur est assurément plus grande encore dès lors qu'elle se double de celle que peut entraîner, simultanément, une entreprise de librairie. Tel fut le cas des deux maisons qui nous occupent ici, Beauchemin et Fides qui, avec Granger Frères, tout en se livrant par moments une âpre concurrence et en prenant le relais l'une de l'autre dans le grand jeu des influences, constituèrent les trois principaux piliers de l'édition et de la librairie au Québec au cours des soixante premières années du ^{xx}e siècle. Bien que, des trois entreprises, Fides ait été la dernière venue, plusieurs éléments de sa « grande aventure » — sa façon de fonctionner, ses domaines d'activité, l'idéologie qui guidait ses choix éditoriaux — la rapprochent de son aînée, la Librairie Beauchemin, ce qui rend d'autant plus intéressante la confrontation des études de François Landry et de Jacques Michon parues à quelques mois d'intervalle l'une de l'autre.

Côté Beauchemin

Des deux ouvrages, celui de François Landry est assurément le plus théorique, à la fois par son envergure et par sa méthode. Landry n'y fait pas seulement, en effet, le récit de la naissance, de la grandeur et de la décadence de la maison Beauchemin, mais se sert de celle-ci comme d'un cas d'espèce lui permettant d'ébaucher une étude plus vaste du phénomène de l'édition au Québec entre les années 1840 et 1940, période qu'il considère à juste titre comme « déterminante dans la formation de l'institution littéraire au Québec » (p. 9). Car, ce qui devait

faire la fortune de Beauchemin — puis, plus tard, celle de Fides —, le livre de récompense, massivement distribué en prix, pendant des générations, aux écoliers québécois, avait fait auparavant, à Québec, celle de Léger Brousseau, l'imprimeur vers lequel devait se tourner l'abbé Henri-Raymond Casgrain, en 1877, au moment où il avait réussi à « vendre » cette idée au gouvernement de l'époque — cela sans parler du fait que le cher abbé allait lui-même y trouver économiquement son compte. L'histoire dont Landry met ainsi en place les premiers fondements se révèle donc, à bien des égards, être, dès ses débuts, celle de l'« inféodation » progressive de l'institution littéraire québécoise et de ses agents — éditeurs, bibliothécaires, imprimeurs, libraires — « à la demande étatique et cléricale » (p. 55), situation qui perdurera jusqu'au déclenchement de la Révolution tranquille.

En fait, le livre de Landry plaira à deux publics à la fois. Ceux qu'intéressent la sociologie de la littérature et, plus généralement, celle de la culture, y trouveront en première partie un bon exposé théorique sur la communication littéraire et le rôle de l'« instance éditoriale » dans la production et la diffusion de l'imprimé. Inspirée, comme il se doit, des travaux des Pierre Bourdieu, Robert Escarpit, Jacques Dubois, Hans Robert Jauss, cette partie a le mérite, en outre, de montrer comment leurs idées doivent à l'occasion être sensiblement infléchies pour expliquer les particularités propres au cas québécois. De même, les amateurs de chiffres et de graphiques aimeront l'ouvrage pour l'utilisation abondante qui y est faite de ces techniques, empruntées aux sciences sociales, pour illustrer les fortunes et les infortunes de Beauchemin en tant qu'entreprise commerciale, l'évolution de son catalogue, ou encore les dimensions financières de son activité, par exemple, dans le domaine du livre de récompense ou du périodique à grand tirage, notamment le célèbre *Almanach du peuple* et *Le Canada ecclésiastique*, qui furent longtemps les deux vaches à lait de la maison.



Un autre public, quant à lui, se passionnera pour la petite histoire de l'entreprise, à commencer par les origines modestes du fondateur, Charles-Odilon Beauchemin, né en 1822 dans la région de Nicolet, relieur de son métier, arrivé à Montréal quelque peu accidentellement, en 1842, à titre de colporteur de livres en feuilles achetées à Québec puis reliés par lui et destinés initialement au marché états-unien. Rapidement, à travers une série d'associations de brève puis de plus longue durée, Charles-Odilon devait mettre sur pied une librairie, puis acquérir une imprimerie avant de faire le saut dans l'édition proprement dite. Mais ce n'est qu'après sa mort, en 1887, que la maison trouvera sa véritable vitesse de croisière, surtout à partir du moment où, en 1893, son fils Louis-Joseph-Odilon, et son neveu, Émilien Daoust, prennent conjointement la barre pour un long règne qui durera plus de trente ans.

Comme par hasard, c'est pendant les années qui correspondent, *grosso modo*, à l'hégémonie du Parti libéral sur la vie politique du Québec que la maison connaîtra sa plus grande période de prospérité, avant de décliner rapidement à travers les aléas politiques des années trente et les bouleversements sociaux amenés par la Deuxième Guerre mondiale. À ce propos, il n'y a pas à s'y tromper, le livre de Landry est écrit d'un point de vue qui n'est guère favorable à la stratégie d'entreprise poursuivie par Beauchemin et qui consistait bien davantage à faire le jeu des autorités en place — étatiques autant que religieuses — et de l'idéologie qu'elles véhiculaient, qu'à se préoccuper d'esthétique et de littérature. Les impératifs du profit, en effet, ont de ces raisons contre lesquelles le cœur reste trop souvent impuissant.

On pourra par ailleurs déplorer le fait qu'un livre aussi important ne comporte pas d'index onomastique et que les notes, elles, en cette ère, pourtant, de technologie de pointe, aient été renvoyées en fin de chapitre plutôt que d'être placées en bas de page, ce qui en rendrait la consultation infiniment plus facile pour le lecteur intéressé.

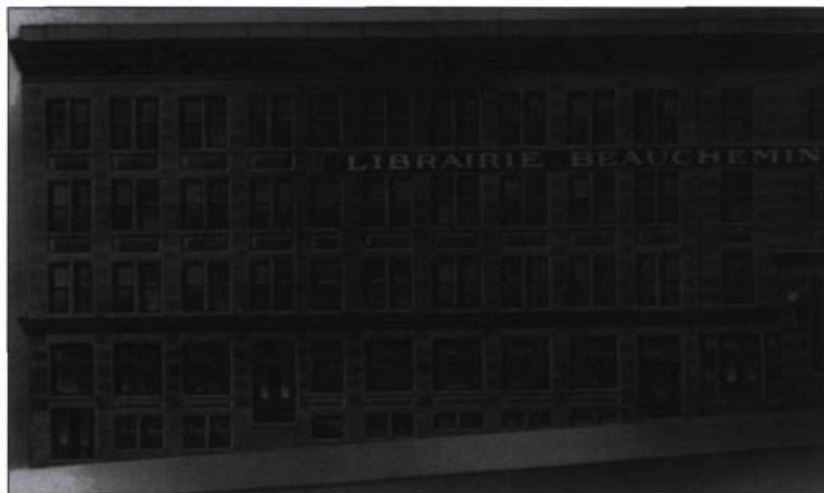
Côté Fides

Pendant qu'à la fin des années trente se confirmait le déclin déjà bien enclenché de Beauchemin, un jeune religieux de vingt ans à peine, féru de classification, rêvait de fournir à la jeunesse un instrument qui lui permettrait de mieux profiter de ses lectures. C'est ainsi que naquit, en 1937, au scolasticat de la Congrégation de Sainte-Croix, où logeait également le secrétariat de la Jeunesse étudiante catholique (JEC), la revue *Mes fiches*, qui devait ouvrir la voie à ce que Jacques Michon appelle « la grande aventure éditoriale » du père Paul-Aimé Martin et servir de fondement à l'édification de la maison Fides qui, de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'avènement de la Révolution tranquille, allait dominer le monde de l'édition et de la librairie au Canada français.

C'est en somme un hommage que Jacques Michon veut rendre ici au père Martin, à son esprit d'entreprise, à la direction ferme qu'il sut imprimer à « sa » maison pendant les quarante et une années de sa vie

qu'il lui consacra, aux services, enfin, qu'il rendit plus généralement au monde de l'édition par ses efforts soutenus en vue d'établir en Europe une tête de pont pour la diffusion du livre canadien-français.

À bien des égards, pourtant, l'histoire de Fides, jusqu'au moment où la donne allait changer au tournant des années soixante, n'est guère différente de celle de Beauchemin : débuts modestes ; forte saveur familiale (les débuts de la maison furent favorisés par l'oncle du père Martin, le père Émile Deguire, et plusieurs membres de sa famille immédiate devaient être



employés par l'entreprise) ; développement tentaculaire progressif du domaine de la librairie à celui de l'édition, puis de l'imprimerie ; prédominance, enfin, du marché du manuel scolaire et du livre de récompense. Dans sa défense du « bon livre et de la bonne lecture » (p. 33), ainsi que de l'« humanisme intégral » façon Maritain, Fides ne fut pas, elle non plus, sans pactiser avec l'idéologie conservatrice en place et avec l'autorité autant étatique que cléricale telle

qu'elle se déployait, notamment, au Comité catholique de l'Instruction publique, chargé d'approuver les manuels et les outils pédagogiques en usage dans les écoles du Québec.

Certes, Jacques Michon modèle son étude sur les fondements méthodologiques et les instruments d'analyse élaborés par le GRÉLQ, dont il est le directeur. Son propos est informé par les théories des sociologues de la littérature auxquels je faisais référence précédemment ; il fait le tour des collections mises sur pied par Fides et tente d'en évaluer, quantitativement autant qu'intellectuellement, la portée. Néanmoins, je dois l'avouer sans ambages, la lecture de son livre a suscité chez moi un certain malaise dont je n'arrive pas, même avec le temps, à me libérer.

La difficulté tient au fait que sa principale source documentaire, pour cette étude, est constituée d'une série de vingt-huit documents rédigés spécialement à son intention par le père Martin lui-même, entre les années 1993 et 1997, et totalisant quelque sept cents feuillets. Il ne peut, de ce fait, en être autrement que le livre soit écrit en profonde sympathie avec le point de vue de Fides et celui du principal intéressé. Certes, on peut facilement imaginer que Jacques Michon ait été appelé à prendre la relève du père Martin pour conduire à bon port un projet d'écriture que ce dernier ne croyait plus pouvoir mener à terme. Mais l'on peut se demander si, ce faisant, Michon ne s'est pas, plus que cela n'aurait été souhaitable, départi — peut-être inconsciemment — de l'objectivité et de l'indépendance qui doivent présider aux explorations du chercheur universitaire.

Présenté de façon attrayante, d'un abord facile, son ouvrage retiendra l'attention du grand public, qui y trouvera une belle histoire. Il contient, à l'intention d'un lectorat plus spécialisé, une mine de renseignements utiles et pose des balises sur un territoire encore trop mal connu de l'histoire de l'édition au Québec. Mais il y a lieu de se demander s'il n'y aura pas place, d'ici peu d'années, pour une histoire de la maison Fides écrite d'un *autre* point de vue. 